

Les Archives du KGB entr'ouvertes.

CLT, Numéro 51, octobre 1993.

Depuis le début de la perestroïka, les historiens occidentaux et de l'Europe de l'Est ont attendu avec impatience une ouverture, au moins partielle des archives policières, les fameuses « *archives du KGB* » où sont entassés les documents du GPU, de l'OGPU et de la NKVD. Leur soif était aiguë par l'ouverture de celles du parti.

Ces archives sont maintenant partiellement accessibles — directement ou par des entreprises intermédiaires — moyennant finances et pour un paquet respectable de dollars. Les acheteurs sont des sociétés, notamment des éditeurs qui confient la publication partielle et en tout cas l'utilisation de ces documents à des journalistes spécialisés dans l'espionnage en général qui sont souvent tout à fait ignorants en matière politique et historique qu'ils abordent parfois pour la première fois. Ils sont assistés d'officiers du KGB en retraite qui connaissent mieux les affaires mais peuvent avoir tendance à jouer les freins et les caches.

C'est le cas de l'ouvrage de Costello et Tzarev, *Deadly Illusions*, (Illusions mortelles) sous-titré Le dossier KGB d'Orlov, maître espion de Staline. Les relations des deux auteurs leur ont donné aussi un accès au moins partiel aux archives de la CIA, du 2e bureau, des services britanniques etc. Elles ne leur ont cependant malheureusement pas donné la culture générale et les principes de méthode nécessaires pour ce grand décryptage. On y découvre du coup le meilleur et le pire. Le meilleur, c'est la vérité qui a coûté cher à leurs sponsors et dont ils nous donnent une idée — pas toujours exacte — à travers résumés et courts extraits et le pire est qu'ils ne savent pas très bien ce qui est important ou non, ni même qui est qui, en-dehors de leur étroit milieu professionnel ou d'étude.

Orlov n'a pas fait défection

La principale révélation, celle qui donne l'assise de leur livre, c'est évidemment que, contrairement à ce que presque tout le monde a cru, Orlov n'a pas fait défection. Comme certains l'avaient subodoré et comme la grande actrice Vanessa Redgrave, écrivant d'un point de vue militant au terme d'une enquête très professionnelle, a eu le courage de l'affirmer, il n'a pas renié l'Etat soviétique, même en fuyant les tueurs de Staline.

Les dossiers de Moscou le prouvent. Il a écrit à Ejov pour lui proposer un accord de non-agression, une lettre très intéressante qui est publiée là, intégralement. Il n'a livré que des informations sans intérêt ou invérifiables à l'Ouest et aucun des importants agents soviétiques qu'il avait recrutés, formés, et qu'il connaissait parfaitement : il fallait pour ce faire une grande intelligence. En tout cas, les Soviétiques n'ont plus rien tenté contre lui et, en 1960, lui ont envoyé chez lui à Chicago, rameau d'olivier à la main, un de leurs meilleurs agents, M.F. Feoktistov, qui a fait pour Moscou le compte rendu de leur entretien téléphonique, puis de leur rencontre.

Du coup, la version de l'affaire Orlov empruntée par les soviétologues à Orlov lui-même, s'est effondrée comme un château de cartes. Ses livres et ses dépositions devant le Sénat des EU sont des montages avec des épisodes véridiques, mais aussi des épisodes fabriqués, aménagés voire inventés par analogie, avec un art consommé du mensonge et une grande maîtrise de soi. Orlov a mis beaucoup de soin à se distancier des meurtres commis à l'étranger et en particulier en Espagne, ce que démentent son dossier KGB et particulièrement ses propres rapports sur les assassinats auxquels il a pris part.

Une comparaison minutieuse entre ce que nous savions ou croyions savoir avant l'ouverture de son dossier de Moscou et ce que celui-ci nous a appris était évidemment un travail préalable indispensable

qui n'a pas été fait. Les notes s'écrasant en fin de volume, il faut à chaque affirmation, tourner des centaines de pages pour savoir d'où sort une information et parfois pour ne pas le trouver. Si les auteurs en étaient incapables, ils auraient pu au moins faire une publication intégrale qui aurait permis à d'autres de le faire, ce qui aurait pu donner des résultats fabuleux. Au lieu de cela ils enfilent à la suite tout ce qu'on sait sur Orlov aujourd'hui. Peut-être ces gens ne s'intéressent-ils qu'en passant à la vérité, et ne font-ils des livres en fonction des dollars qu'ils leur rapporteront.

N'allons cependant pas trop loin dans la sinistrose. Les éléments de connaissance qui sont apportés dans ce livre par les archives KGB sur Orlov ouvrent la voie à de nouvelles révélations et recherches, notamment en ce qui concerne l'intervention soviétique en Espagne. Non seulement elles ferment pour toujours la bouche aux belles âmes qui, alors et même aujourd'hui sous une forme déguisée, hurlaient aux « *inventions des trotskystes* », mais elles nous donnent un terrain solide, puisqu'elle apporte nombre d'éléments sur les assassinats décidés par Staline, conçus et contrôlés par Orlov, exécutés par Mikhaïl Spiegelglass et ses « *groupes mobiles* ».

Ajoutons enfin que Costello et Tzarev, parfois très retenus, n'ont pas hésité cependant — et nous en sommes satisfaits — à mettre le lecteur en appétit en citant largement d'autres dossiers, comme, par exemple, celui de Zborowski qui nous intéresse ici au premier chef puisque cet agent avait gagné la confiance de L. Sedov et fournissait à Moscou des rapports réguliers le concernant.

L'Assassinat d'Andreu Nin

On connaissait déjà l'existence de documents accusateurs concernant l'assassinat de Nin dont tous les staliniens du monde affirmaient en 37 qu'il s'était enfui... à Berlin. Ces documents, vendus à la télévision catalane par Moscou, ont été cités et brièvement montrés dans le film de Libert Ferri et Dolorès Genovès, Opération Nikolai. Ils sont abondamment cités en anglais et des photos des passages les plus importants en manuscrit cyrillique avec leur traduction anglaise figurent dans un cahier hors-texte.

Nous en avons déjà parlé dans les Cahiers Léon Trotsky mais nous aimerions souligner de nouveau l'importance de cette opération de nettoyage pour l'histoire de la conscience humaine et le règlement définitif de la question de savoir qui mentait en 1936 et qui disait la vérité, qui étaient les assassins et qui les victimes.

Un élément important est évidemment le rapport d'Orlov expliquant à Moscou sa conception du faux document qu'il va faire mettre en chantier afin de pouvoir accuser Nin de « *trahison* ». On y reconnaît sans peine le fameux « *plan N* » :

« J'ai décidé d'utiliser la signification et les faits indiscutables (d'une conspiration phalangiste) pour impliquer la direction du POUM dont nous examinons avec soin les raisons tout en enquêtant.

Nous avons donc fabriqué le document ci-inclus qui indique la coopération de la direction du POUM avec l'organisation fasciste espagnole de la phalange — et à travers elle, avec Franco et l'Allemagne.

Nous allons le chiffrer en utilisant le chiffre de Franco que nous possédons et nous l'écrivons sur le revers d'un plan qui indique où se trouvent nos armes dans la Casa del Campo et qui a été saisi chez cette organisation fasciste.

Nous attendons beaucoup d'efficacité de cette affaire dans la dénonciation du rôle joué par le POUM dans le soulèvement de Barcelone. La révélation d'un contact direct entre l'un de ses dirigeants et Franco doit induire le gouvernement à prendre des mesures administratives contre les trotskystes espagnols afin de discréditer le POUM comme organisation d'espionnage germano-franquiste ».

Plus de cynisme encore sans doute dans la note qui conclut le rapport du 27 juillet sur l'opération Nikolaiï :

« N. de Alcala de Henares dans la direction de Perano de Tahuna, à mi-chemin, 100 mètres de la route dans le champ. Bom, Schwed, Juzik, deux Espagnols et Victor, le chauffeur de Pierre. »

Agents confirmés ou révélés

Nos auteurs ne sont malheureusement pas soigneux, beaucoup moins qu'un historien moyen. Ils lancent en passant des éléments qu'il faudrait préciser, vérifier avec soin, éventuellement citer. Mais comme ils n'en comprennent pas l'importance, ils passent, rédigeant « à peu près » sur une matière si délicate.

Un exemple : le problème d'Anatole de Monzie, homme politique et ministre français, accusé depuis plus d'un demi-siècle, avec de sérieuses présomptions, mais toujours sans preuves, d'avoir été un agent soviétique. Il semble qu'il en soit question dans le dossier Orlov, qui semble le mentionner pour l'avoir connu pendant son séjour à Paris entre 1929 et 1930, quand il était rattaché à Paris à la mission commerciale sous le nom de L. Nikolaïev.

Selon les auteurs et ce qu'ils disent avoir lu du dossier Orlov sur ce point, de Monzie aurait été recruté aux services soviétiques, par le premier secrétaire d'ambassade Davtian et jouait « le rôle d'intermédiaire avec les agents d'influence dans le Parlement ». Pourquoi faut-il qu'ils le baptisent Herbet de Monzie ? Par la suite, Orlov mentionne à deux reprises un « de Moncie » qu'il a perdu, et que les auteurs semblent avoir aussi perdu dans l'index à moins qu'il ne soit — pure hypothèse d'ailleurs vraisemblable — l'espion anglais Burgess, Guy, François de Monde.

Les papiers Orlov confirment la qualité d'agent du NKVD du général blanc Dmitri Skobline, mari de la danseuse Plevitskaïa, nommé Fermer dans la correspondance secrète et compromis dans les affaires d'enlèvement des généraux blancs Koutiérov et Miller, où la mort du chef devait lui ouvrir la voie. Sur son sort, il indique que, coupé de tout par la dénonciation posthume inattendue de Miller méfiant, il s'est réfugié à l'ambassade d'URSS en France et qu'il a fallu lui faire quitter le pays clandestinement en avion — ce qui a coûté, relève Orlov, 15 000 dollars.

Costello et Trazer m'ont fait un énorme plaisir en citant Georges Soria, désigné par les papiers d'Orlov comme « un agent » chargé de la dissémination des faux du GPU, la version des événements préparée par ce dernier contre le POUM. Je l'écrivais il y a presque vingt ans bien avant que sa mort soit saluée dans la « grande » presse par de vibrants hommages au travail d'« historien » de ce mouchard et faussaire.

Ils nous donnent aussi des détails sur un agent dont on a commencé à parler il y a peu, l'Américain Morris Cohen, brillant étudiant communiste, volontaire dans les Brigades internationales, repéré par Orlov et envoyé en formation à Moscou, dont le rôle semble avoir été déterminant dans l'affaire d'espionnage devenue célèbre par ses boucs émissaires, les époux Rosenberg — et qui court toujours le monde.

Sur deux centres d'espionnage assez bien connus enfin, ils donnent d'intéressantes indications historiques. Orlov eut un rôle décisif dans le recrutement des trois de Cambridge, Kim Philby, Guy Burgess et Donald Maclean pour les services. Quand il était en Espagne, il allait rencontrer en France Philby qui, sous le couvert de ses correspondances au Times, était le maître espion en Espagne franquiste. Bien entendu, il ne les a pas donnés comme l'eût fait un homme qui « faisait défection ».

Le dossier Orlov montre aussi l'énorme importance que revêtait le groupe d'espionnage *Die Rote Kapelle*, créé à la suite de la visite à Moscou d'un groupe d'intellectuels allemands. Il fut d'abord très efficace,

puis, son travail terriblement perturbé par la purge du NKVD en URSS, reprit son activité en 1940. Après plusieurs centaines d'arrestations et 46 exécutions il fut anéanti en 1942 .

Malgré ces pans importants, même s'ils ne sont pas entiers, de connaissances qu'ils nous transmettent, ces auteurs paraissent parfois d'une splendide ignorance en même temps que d'une superbe inconscience. Citant par exemple P.A. Soudoplatov qui fut, pendant la fin des années 30, le chef du service « *Action* » du NKVD, ils se contentent-ils d'indiquer qu'il s'agit d'« *un contemporain* » ? Et où diable sont-ils allés chercher que Lajôs Dôbôs qui, sous le nom de Giberti, était un agent important du NKVD dans le Comintern, était italien, alors qu'il était hongrois ?

On doit y encore signaler l'apparition, fugace ou non, d'agents par ailleurs assez connus comme Mally ou totalement inconnus jusque-là, comme Aleksandr Bielkine qui était selon eux l'adjoint d'Orlov en Espagne ?

Les « affaires » éclairées ou non

Sur quelques-uns des enlèvements ou meurtres attribués jusqu'à maintenant avec de fortes présomptions aux services soviétiques, on trouve maintenant dans ce livre des éléments convaincants qui comblent les trous de notre savoir.

Par exemple, c'est une vieille connaissance, Yacha Sérébriansky, qui a organisé l'enlèvement du général blanc Koutieпов à Paris en 1930, pour lequel tout avait été mis techniquement en place par Skobline-Fermer. Ce « *contractuel* » qualifié avait dirigé en 1936 le vol des archives de Trotsky rue Michelet à Paris.

Nous obtenons ici la confirmation que le général Koutieпов, séquestré après son enlèvement, chloroformé, a été transporté à bord d'un vapeur à destination de Moscou : il est mort en route, d'une crise cardiaque.

Le scénario de l'enlèvement du général Miller était identique et a pourtant tourné différemment. Les assassins ne s'étaient pas doutés que Miller soupçonnait Skobline et qu'il l'avait désigné comme direction de recherche dans une lettre laissée avant son départ pour le rendez-vous fatal. Nous avons vu plus haut ce que fut le sort de Skobline. Miller, endormi, transféré à Moscou en bateau, y fut interrogé et tué.

On est pourtant surpris de ne voir éclairer vraiment que des affaires d'enlèvement de généraux tsaristes. Les auteurs, dans ces énormes volumes de documents, ne se sont-ils intéressés qu'à certaines affaires ? Tout porte à le croire.

Nous n'avons ainsi nullement le sentiment que Costello et Tzarev se soient intéressés à d'autres affaires, finalement plus importantes que l'enlèvement des deux généraux dont on avait à peu près tout deviné. Le jeune garde américain de Trotsky Robert Sheldon Harle était-il, comme rassurait récemment à Moscou Grigoulévitch, un agent planté par le NKVD ? Pourquoi n'avoir pas cherché à compléter l'affirmation de Volkogonov selon lequel les services avaient planté une des leurs dans la maison même de Trotsky ? Trotsky, qui ignorait cela, soupçonna l'unique femme qui habitait la maison, la cuisinière Carmen Palmas qui tenta en mai d'accréditer la thèse stalinienne de l'auto-attentat.

Le Rôle politique d'Orlov

On est frappé à la lecture de ce livre par l'importance des questions abordées par Orlov dans ses rapports au Centre. Nous nous en tiendrons à ceux d'Espagne : le 15 octobre 1936, il écrit :

« Il n'existe pas de service secret unifié, car le gouvernement estime que ce n'est pas très moral. Chaque parti a donc créé son propre appareil de sécurité. Dans celui du gouvernement il y a beaucoup d'anciens policiers qui sont plutôt pro-franquistes. On accepte poliment notre aide, mais on sabote le travail vital si nécessaire pour le pays ».

A quelques jours de distance il écrit, montrant ses préoccupations ou dévoilant ses instructions :

« L'organisation trotskyste POUM, active en Catalogne peut être facilement liquidée (...) Les anarchistes, si on les instruit un peu, nous débarrasseront de ses chefs. Ses « masses » (7000 environ) n'ont pour la plupart abouti dans ses rangs que par hasard et peuvent facilement être engagés ailleurs. C'est l'opinion d'Ilya Ehrenbourg qui connaît bien la Catalogne »,

En décembre, il assure qu'il tient de bonne source que « les trotskystes (POUM) préparent une insurrection pour janvier ». Il suggère aussi que tous les responsables militaires et policiers soient doublés par un Soviétique.

En février 1937, un long rapport :

« Le gouvernement espagnol dispose de toutes les possibilités pour mener une guerre victorieuse. Il a des armes modernes, une excellente aviation, des tanks, une flotte et d'importantes ressources humaines. Il tient un vaste territoire avec une industrie de guerre plus que suffisante pour nourrir une guerre aussi "petite" (Hispano Suiza et autres usines). Il a des provisions de base etc. Les effectifs des troupes gouvernementales dépassent de beaucoup ceux des ennemis. Mais toute cette machine, toutes ces ressources sont rongées par:

- 1. Des conflits entre partis dans lesquels l'énergie de la majorité est consacrée à gagner pouvoir et autorité dans le pays pour leur parti et à discréditer les autres plutôt que de lutter contre le fascisme.*
- 2. La corruption à l'intérieur du gouvernement, dont une partie n'a rien à voir avec la révolution, réagit avec passivité aux événements et dont l'unique souci est de s'échapper à temps en cas de défaite.*
- 3. L'incapacité du gouvernement à apprécier le réel danger de la situation, qui résulte d'anxiétés et de paniques excessives. La vraie menace pour la fortune du gouvernement républicain d'Espagne, ils la perçoivent maintenant dans l'état d'alarme normal.*
- 4. L'irresponsabilité et le sabotage des organismes et commandements gouvernementaux à ravitailler l'Armée et à diriger les opérations.*
- 5. L'incapacité à mobiliser des centaines de milliers d'hommes sains qui vivent dans les villes (Madrid, Valence, Barcelone et autres) pour des travaux civils et la construction de fortifications.*
- 6. Le manque d'un état-major soviétique expérimenté avec une claire autorité et l'absence de notre côté d'un conseiller réellement éminent. Goriev manque d'expérience militaire. Dans les affaires de la guerre, c'est un enfant. Grichine est un bon membre du Parti mais pas un expert et c'est là le sommet de notre commandement militaire. Avec une telle direction, les capacités de nombre de spécialistes qui leur sont subordonnés sont annulées. (Seule l'aviation et les tanks, ainsi que leurs héroïques équipages sont bien, mais ils ne peuvent tenir la place d'une armée) ».*

Apparemment obsédé par le contrôle, il ajoute :

« Il me semble que le moment est venu où il faut analyser la situation menaçante qui s'est créée et qui s'impose avec force au gouvernement espagnol (et aux dirigeants du Parti), le problème de son immense gravité, et de proposer les mesures nécessaires — si le gouvernement espagnol veut vraiment que nous l'aidions :1° Mettre l'armée et son commandement dans un état meilleur, plus sain de discipline (fusiller les déserteurs, maintenir la discipline, etc.) et 2° Mettre un terme aux bagarres entre partis.

Si, devant le danger immédiat, nous ne faisons pas reprendre ses esprits au gouvernement espagnol, les événements vont tourner à la catastrophe. La chute de Madrid provoquerait à son tour la démoralisation de l'armée, des rébellions et la trahison dans certaines régions de Catalogne ».

La contribution personnelle d'Orlov à ce réarmement est l'organisation de l'activité militaire derrière les lignes, sur territoire franquiste, la création d'une école spéciale NKVD d'espionnage, renseignement et sabotage pour laquelle il recrute nombre d'interbrigadistes. Les jeunes Ramôn Mercader et Morris Cohen sont ses meilleurs élèves.

Il obtient des succès et rend compte au Centre :

« Nos bonnes relations avec le ministère des Affaires étrangères nous permettent de lire tous les cryptogrammes envoyés et reçus par les légations étrangères en Espagne ».

Nos auteurs ne nous disent pas quelle participation, quelle responsabilité, Orlov eut dans la préparation des Journées de Mai 1937 à Barcelone. Il faut bien dire d'ailleurs qu'on a le sentiment qu'ils ne savent vraiment pas de quoi il s'agit et que leurs lecteurs non avertis se gratteront la tête ou se tireront les cheveux. Faute de connaître sans doute le sujet, ils ne peuvent en effet même pas indiquer les trous dans leur documentation. Et cela nous amène au rapport rédigé pour le Centre le 7 mai 1937, après la fin des combats :

« On savait depuis longtemps que les F(ascistes) Anarchistes) P(oumistes) préparaient un putsch en Catalogne (...) Le conflit armé a éclaté entre les éléments FAP d'un côté et les troupes de la Generalidad et les unités du PSUC de l'autre »

Pour faire bon poids, il précisait que les insurgés avaient commis des meurtres et que Nin avait appelé « les ouvriers et les paysans pauvres de Catalogne, ainsi que les marxistes, à rallier les troupes de Franco sur le front d'Aragon ».

Ainsi est achevé un épisode dont Orlov se glorifie auprès de ses chefs en faisant remarquer ses qualités d'infiltrateur puisqu'il se vante d'avoir nombre d'hommes dans la CNT et la FAI, cinq dans les organes dirigeants du POUM et le militant du GBL (trotskyste), — Sted en code — chargé des rapports avec le secrétariat international, ce qui lui permet de contrôler le courrier des partisans de Trotsky.

Zborowski

Les auteurs citent moins de rapports de l'homme qui espionnait Sedov que ne l'a fait Volkogonov mais ils me semblent plus importants. Volkogonov avait signalé que Zborowski assurait que Sedov s'était rallié au terrorisme : il dénonçait ses intentions « terroristes ». Citons le passage en question du rapport du 2 janvier 1937, qu'avec beaucoup de bon sens ils ne prennent pas au sérieux :

« Le 22 janvier, L. Sedov, au cours d'une discussion dans son appartement sur la question du deuxième procès de Moscou et du rôle joué par certains accusés (Radek, Piatakov et autres), déclara : "Il ne faut plus hésiter maintenant, il faut tuer Staline". C'était pour moi si inattendu que je n'ai pas eu le temps de réagir. Sedov changea tout de suite de conversation.

Le 23 janvier, L. Sedov, en présence de moi et aussi de L. Estrine laissa tomber une phrase d'un contenu semblable à celle du 22. Pour toute réponse, L. Estrine lui dit : "Tiens ta langue". Ils ne sont pas revenus sur cette question. »

Impossible de savoir si ces propos ont vraiment été tenus, s'ils exprimaient une colère impuissante ou si Zborowski les a inventés pour plaire au patron. Cela n'a rien changé au sort de Sedov. A propos des

rapports de de Zborowski sur Sedov, on peut citer aussi celui où il raconte que ce dernier fondit en larmes en pleine rue en apprenant l'exécution des Seize en 1936. Orlov avait dit l'avoir su « *par hasard* ». En fait c'est évidemment à lui que le rapport avait abouti.

L'Avertissement donné à Trotsky

Costello et Tzarev abordent aussi un point jusqu'à présent mystérieux de l'histoire d'Orlov en parlant des « *mises en garde* » qu'il a envoyées à Trotsky concernant Zborowski et les projets d'assassinat. Il n'y a eu en fait qu'un seul avertissement, celui-ci ayant été envoyé en double exemplaire, l'un recommandé, l'autre normal, l'un à Natalia, l'autre à Trotsky. Orlov assure avoir voulu doubler sa lettre par un coup de téléphone mais Trotsky ne s'est pas dérangé.

Que dit cette mise en garde ? Que l'auteur est un Juif d'origine russe, émigré depuis longtemps et qui était le cousin du fameux H.S. Loutchkov, un des grands chefs de la NKVD passé au Japon à la veille d'être arrêté. Il transmettrait à Trotsky ce qu'il aurait appris de Loutchkov qui est très bien informé ayant notamment été l'adjoint de Moltchanov dans la préparation du procès Zinoviev.

Loutchkov avait, selon la lettre, appris à son cousin l'existence d'un « *important et dangereux agent provocateur* », longtemps collaborateur proche de Sedov et même « *son ombre* », qui s'appelle Mark, est marié, d'origine juive et a travaillé à l'Institut de Nikolaievsky. L'homme aurait participé au vol des archives, à la recherche de Reiss et finalement peut-être au meurtre de Sedov. L'auteur de la lettre s'excuse de ne pas donner le véritable nom de ce Mark — c'est de Zborowski qu'il s'agit — et assure que Loutchkov n'a pu s'en souvenir. Il demande à prendre contact avec les amis américains de Trotsky

Trotsky est très méfiant. Il pense que le NKVD a tout intérêt à le séparer de ses collaborateurs les plus utiles et il n'est pas certain qu'il ait identifié Mark. En tout cas, il joue le jeu. Ses amis de New York fixent à Orlov, par la voie des petites annonces, un rendez-vous au journal. Orlov vient et ne se décide pas, dira-t-il, à se faire connaître. D'un autre côté, Trotsky envoie une lettre à ses amis de Paris leur demandant de faire l'enquête nécessaire. Ils ne la reçoivent pas. A-t-elle été détournée par un autre agent, peut-être en l'occurrence la secrétaire de Cannon, Sylvia Franklin ?

Recevant au Mexique en juin 1939 la visite de Lola Estrine, l'autre collaboratrice de confiance de Sedov, Trotsky lui montre la lettre. Bien entendu Lola identifie Zborowski (Etienne dans le mouvement) mais elle ne croit absolument pas à sa culpabilité et, semble-t-il, en convainc Trotsky, qui a d'ailleurs reçu une lettre de Victor Serge la dénonçant elle comme « *agent* ». Elle-même soupçonne Serge et continuera d'informer Trotsky sur son comportement. Trotsky ne peut que recommander vigilance et discrétion. Zborowski rend compte de toutes ces discussions au Centre et se croit au-dessus de tout soupçon, ce qui le ravit.

Il a raison de recommander au Centre de ne rien faire contre Lola qui n'est pas un agent mais qui est sa protectrice dans le groupe comme cela apparaît dans ses rapports : c'est ainsi qu'elle conserve un passeport soviétique. C'est à cette époque qu'elle se remarie avec David Dallin, un ex-menchevik, désigné comme agent dans les années 20 par le dossier Orlov et qui va devenir un spécialiste américain de l'espionnage soviétique.

Pourquoi Orlov a-t-il écrit à Trotsky ? Le problème est difficile à résoudre. A la différence des deux auteurs, je ne peux pas exclure qu'Orlov ait souhaité sauver la vie de Trotsky en le mettant en garde contre le mouchard qu'il ne devait pas aimer beaucoup, mais nous pouvons seulement imaginer pourquoi. Il n'est pas exclu que cet homme, qui avait été un bolchevik de la période historique, dont le grand ami et maître à penser avait été V.A. Ter-Vaganian, plus tard militant trotskyste fusillé en même temps que Zinoviev et I.N. Smirnov, qu'il avait suivi après 1929, ait réellement voulu aider Trotsky à se défendre — bien que pas à n'importe quel prix pour lui-même. En même temps, il s'assurait ainsi, au cas

où son affaire tournerait mal, une protection avec ce geste contre Staline. Orlov est resté évidemment prudent et il n'est pas possible aujourd'hui de considérer qu'il ne savait sur Zborowski que ce qu'il a écrit à Trotsky alors que les documents envoyés par lui au Centre montrent qu'il connaissait son nom et toutes ses actions. Simplement il ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier et pouvait supposer, ce qui fut vrai peu après, que Zborowski était « *sur la glace* » — en inactivité — et n'intéressait guère le Centre.

C'est la même opération qu'il a réitérée en pleine guerre froide quand son asile aux EU fut en danger. Il dénonça spectaculairement Zborowski devant le Sénat en « *gonflant* » démesurément son rôle, sans « *donner* » aucun agent véritable et en fonction. Il obtint son propre droit d'asile et gagna une notoriété qui lui valut une autorité de spécialiste, du travail et des droits d'auteur. Les Soviétiques comprirent sans doute ce geste, ce qui explique qu'ils aient peu après repris le contact pour formaliser « *la paix* » avec lui. L'avertissement de décembre 1938 à Trotsky a joué par ailleurs son rôle d'alibi. Plus d'ennuis pour Orlov.

Il nous semble que c'est peut-être un des enseignements les plus importants du dossier Orlov que d'ailleurs les auteurs — c'est leur mérite — ont pressenti. L'affaire Orlov n'est pas une histoire d'espions, mais une histoire de communiste, obligé pour sauver sa vie de fuir Staline sans devenir un « *traître* » et de survivre pourtant.

Le Meurtre de Sedov

Dans la liste des documents dont Orlov, pour se protéger, indique à Ejov qu'il les a en sa possession, citons ce passage significatif :

« 13. Un compte rendu détaillé de toutes les affaires de Tioulpan (Zborowsky). J'ai à ma disposition deux pages de son rapport à la maison sur la possibilité d'un échec et des gens qui en sont responsables. Tout ce qu'il a fait ; Sneevliet (vol d'archives PB), Ludwig (l'assassinat d'I. Reiss) le Vieux, le Fiston (Sedov) ».

Costello et Tzarev ne croient pas que Sedov ait été assassiné. En fait, connaissant mal le dossier, ils n'ont pas compris que Zborowski n'est jamais intervenu personnellement, qu'il ne maniait ni le couteau ni le poison, mais aidait les tueurs en les guidant vers leur proie. Ainsi disparaissent leurs arguments, bâtis à partir du seul Zborowski, pour démontrer que Sedov n'a pas été assassiné : personne de sérieux n'a jamais dit que Zborowski avait personnellement tué Sedov, mais seulement qu'il l'avait livré aux tueurs et ignore sans doute même le moyen utilisé par eux.

Il reste les déclarations qu'ils citent à partir d'autres dossiers. Ainsi Spiegelglass, après sept mois de torture, assure dans ses aveux en mai 39 :

« Sedov est mort à Paris dans la première moitié de 1938 de mort naturelle. J'ai téléphoné à Ejov pour le lui dire. Il m'a répondu : "Viens à mon bureau". Il m'a dit : "Bonne opération. On a fait un bon boulot, non ?" »

Je ne répondis rien, mais je ne doutai pas qu'il avait annoncé au comité central que c'était nous qui avions liquidé Sedov, parce que, deux jours plus tard, je téléphonai à l'ancien chef du Département 3, Minaiev, qui avait un visiteur, Passov, et que Passov m'a demandé : "Comment avez-vous fait pour vous débarrasser de Sedov ?" »

Costello et Tzarev sont du coup convaincus qu'Ejov s'est attribué faussement la mort de Sedov, comme si Spiegelglass, au terme de longs interrogatoires, disait forcément la vérité. C'est le contraire qui est vrai. Spiegelglass, comme tout accusé qui « *avouait* », a avoué ce qu'on lui a donné l'ordre d'avouer, à savoir que les services d'Ejov n'avaient pas tué Sedov. En réalité, cet aveu était nécessaire pour grossir le dossier contre Ejov, et il était important de trouver quelqu'un qui témoignerait que cet homme avait menti « *au comité central* » sur une telle question. La liquidation d'Ejov était déjà en route et un «

mensonge » de cette taille était de nature à l'accabler. M. Tzarev doit savoir. M. Costello est encore naïf

Quelques bons amis médecins, qui préfèrent croire aux maladies qu'à ce genre de sinistre opération, se cramponnent encore à l'explication du « *syndrome du cinquième jour* ». Mais pourquoi ? Soudoplatov a déclaré en octobre 1992 à la télévision de Moscou que ses gens avaient tué Sedov. Il en a plus longuement parlé dans une interview de 8 heures qui est à vendre chez Intelligence Ltd du colonel KGB Igor Préline. Trop cher pour un historien. De toute façon, la question semble bien tranchée.

Bilan

L'apport du volume est important. J'ai suffisamment critiqué les auteurs ici pour leur rendre un hommage mérité sur leur esprit d'ouverture. A l'époque où la grande mode est dans l'assimilation du bolchevisme au stalinisme, ils opèrent la distinction et n'étouffent pas les documents.

C'est ainsi qu'ils citent la réflexion de Dzerjinsky sur le bilan de l'intervention brutale de la Tchéka à partir de 1919 :

« Je pense que notre intervention n'a fait qu'aggraver la terreur et l'effusion de sang ».

Aussi tard que fin 1924, le même Dzerjinsky présenté aujourd'hui comme un buveur de sang, critiquait les positions de Boukharine et de Trotsky sur la répression et concluait :

« Pour contrer ces attitudes, il nous faut revoir nos pratiques, nos méthodes et éliminer tout ce qui peut les alimenter. Cela veut dire qu'il faut devenir plus calmes, plus modestes, ne recourir aux perquisitions et aux arrestations qu'avec beaucoup plus d'attention et avec en mains plus d'éléments d'accusation ».

Orlov, qui avait tenu tête à Staline en 1923 et conclu à l'innocence de gens dont ce dernier réclamait la tête, fut chargé par Dzerjinsky de mener l'enquête sur les « *abus* » commis par le GPU dans la répression. Voilà qui éclaire utilement la personnalité d'Orlov, un pan de l'histoire soviétique et la bonne volonté des auteurs qui ne censurent pas leur documentation pour l'aligner sur la mode, et c'est assez rare pour que le dernier mot de cette critique soit pour le souligner.

PS. Un ultime reproche. C'est vrai qu'il y a un problème délicat de translittération des noms propres du russe ou en russe, mais il existe des ouvrages, des gens compétents. John Costello devrait se renseigner avant d'écrire Houstiniano pour Justiniano, Svertchevsky pour Swerczewski, Snevlit pour Sneevliet. Et je ne parle pas des autres fautes comme del Vaya pour del Vayo, alors que le « *o* » est parfaitement lisible sur le document original. Vous allez gagner de l'argent, messieurs. Il faut encore de petits efforts pour le mériter. Et, en cas de réédition, une impérieuse nécessité est de revoir l'index, plein de lacunes.